



Joël SCHMIDT

“Le grand menu” de Corinne Hoex s’insère dans la pensée et les gestes d’une fillette qui regarde vivre ses parents avec cette innocence implacable et cette lucidité impitoyable qu’on prête à juste titre aux enfants. Elle les considère sans aménité, mais non sans fatalisme, comme des personnages à la fois indispensables et encombrants, d’étranges créatures qui ont envers elle des comportements bizarres. Fort heureusement, elle a le sens du rêve, des chimères et de l’absurde, cette autre réalité

Les parents terribles

humaine. Est-elle vraiment leur enfant? Sur ce thème, elle aime aussi fantasmer, pour se créer sa propre identité et refuser celle que lui octroient ses parents.

Elle décrit avec minutie les comportements de sa mère et de son père, qui relèvent d’habitudes et de manies, tous les jours renouvelées, la sécurité de la maison, le manger, les rites du lever et du coucher, la coquetterie de la mère et son seul droit au rouge à lèvres, et les séductions amoureuses machistes du père à l’égard de la mère, que le premier commente et que la seconde subit, tandis que la fillette en voit le ridicule, tout comme elle invente l’accouchement de sa mère par quelques visions fortes. Parfois, la narratrice se sent aimée par un père trop immense pour qu’elle puisse vraiment le rejoindre, parfois

elle aimerait devenir la servante métaphorique de sa mère dont elle épouserait le corps – une scène courte mais très forte du roman.

Corinne Hoex, dans *Le grand menu*, celui de l’existence telle qu’une fillette doit l’avalier sans broncher, par la loi du plus fort et des coutumes familiales, sait, par l’art déjà consommé, pour un premier roman, du couperet des phrases courtes (et heureusement non scénaristes), par celui des détails de la vie quotidienne d’adultes ordinaires, nous donner un sentiment de malaise et de confinement. Son personnage d’enfant est prisonnier, esclave, il se croit même sans identité. Il ne possède que son imagination et ses dons d’observation cruelle pour se libérer et se sortir de la routine que lui imposent ses parents.

Cette vie fade et neutre, que nous décrit Corinne Hoex, à l’image d’une petite-bourgeoisie découpée en tranches, tout comme le père est trancheur de bois de son métier, se fait pesante, étouffante et même insupportable. Sans forcer son art, liant son style à une simplicité dont on devine qu’elle est vêtue de probité candidement fausse et de naïveté bien calculée, Corinne Hoex, dans *Le grand menu*, peint une société d’autant plus géollière qu’elle paraît sans fin, comme le roman, c’est-à-dire tragique ■

Le grand menu

Corinne Hoex
Editions de l’Olivier
124 p., 90 F.